

Fanny Sofronidou

L'histoire éditoriale des (re)traductions de *Madame Bovary* en grec

1/2022

DOI: 10.25365/cts-2022-4-1-6

Herausgegeben am / Éditée au /
Edited at the: Zentrum für
Translationswissenschaft der
Universität Wien

ISSN: 2617-3441

Abstract

Notre recherche porte sur les traductions et retraductions de Madame Bovary en grec pendant les xx^e et xxi^e siècles. Nous nous concentrons sur le parcours éditorial de ce 'best-seller', de sa toute première traduction en 1913 jusqu'à la plus récente en 2017, en essayant d'évaluer dans quelle mesure les conceptions de la retraduction proposées par les approches théoriques contemporaines s'y appliquent.

Mots-clés : traduction, retraduction, Flaubert, Madame Bovary, langue grecque

L'histoire éditoriale des (re)traductions de *Madame Bovary* en grec

Notre recherche porte sur les traductions et retraductions de Madame Bovary en grec pendant les XX^e et XXI^e siècles. Nous nous concentrons sur le parcours éditorial de ce 'best-seller', de sa toute première traduction en 1913 jusqu'à la plus récente en 2017, en essayant d'évaluer dans quelle mesure les conceptions de la retraduction proposées par les approches théoriques contemporaines s'y appliquent.

Mots-clés : traduction, retraduction, Flaubert, Madame Bovary, langue grecque

La question des nouvelles traductions n'est pas récente. Dès 1830, Adamandios Koraïs, érudit grec et représentant de l'esprit des Lumières, explique la nécessité de traduire à nouveau les grandes œuvres : « Le temps modifie le sens, mais aussi la langue qui l'exprime et ce qui sonnait bien à l'oreille de ceux qui vivaient un ou deux siècles plus tôt ne saurait plaire à nos contemporains¹ » (1998 : 7). Un classique n'est jamais traduit une seule fois, il est traduit et retraduit, tout comme il est lu et relu. Le roman de Flaubert, *Madame Bovary*, appartient à cette catégorie privilégiée des œuvres de la littérature française qui ont été traduites plusieurs fois en grec. En présentant l'histoire des différentes traductions de *Madame Bovary*, nous essayerons dans notre étude d'évaluer le bien-fondé des critères qui mènent à la retraduction.

Pourquoi retraduire ?

La retraduction constitue un phénomène complexe, qui présente des dimensions linguistiques, idéologiques, culturelles, sociales et économiques. Maria Papadima (2012 : 24-50) érige, pour sa part, le phénomène de la retraduction en sujet brûlant et crucial. Dans sa synthèse des différentes approches théoriques du phénomène, elle indique quatre motifs générateurs de retraduction qui fonctionnent de manière cohérente ou constituent des situations particulières.

Dans un premier temps, elle mentionne la temporalité limitée de la traduction. Une traduction devient caduque par la force des choses et doit être refaite, car elle 'vieillit'. Les traductologues utilisent souvent cette métaphore pour parler de la nature éphémère, temporaire et provisoire d'une traduction.

Le deuxième motif concerne le texte traduit et sa nature imparfaite qui signale sa dépendance à l'égard de l'original. Selon Gambier (1994 : 413), les premières traductions sont des transcriptions assimilatrices qui gommant les singularités linguistiques et culturelles, d'où leur imperfection. Le concept de la première traduction en tant qu'introduction à une œuvre mais aussi en tant que transcription assimilatrice et lecture superficielle de l'original se vérifie presque chaque fois que nous examinons les premières traductions d'un grand texte littéraire (PAPADIMA 2012 : 26). Selon Berman, la retraduction s'appuie sur le concept de « la défaillance originelle » (1990 : 5), selon lequel toute première traduction est considérée comme « aveugle et hésitante » (1990 : 5).

¹ Notre traduction

Un autre facteur de retraduction réside dans la personnalité de celui qui traduit, ainsi que dans la « pulsion » qui guide son travail, comme le précise Berman :

C'est la pulsion-de-traduction qui fait du traducteur un traducteur ce qui le "pousse" au traduire et qui le "pousse" dans l'espace du traduire. [...] Qu'est-ce que cette pulsion ? Quelle est sa spécificité ? Nous l'ignorons encore, n'ayant pas encore de "théorie" du sujet traduisant. Nous savons uniquement qu'elle est au principe de tous les destins de traduction (1995 : 74-75).

La retraduction est donc aussi le fruit de la subjectivité du traducteur. En effet, comme le constate Irina Mavrodin :

Ce n'est pas toujours parce qu'une traduction existante est mauvaise ou désuète qu'on désire retraduire : ce peut être tout simplement parce que, en tant que traducteur, on interprète autrement le texte, comme un metteur en scène propose un nouveau spectacle, un exécutant musical une nouvelle interprétation d'un morceau (1990 : 77).

Le quatrième motif de la retraduction est lié à son opportunité commerciale. Le phénomène de la retraduction concerne surtout les "classiques" de notoriété internationale. Le choix de retraduire un titre qui fait référence représente un choix sûr, au risque financier limité compte tenu de sa qualité accréditée, de son lectorat assuré, mais souvent aussi de l'absence de droits d'auteur². *Nana* de Zola, *Madame Bovary* de Flaubert ou *L'Étranger* de Camus, par exemple, sont des œuvres maintes fois traduites en grec qui garantissent un succès commercial.

Le cas de *Madame Bovary* avec ses dix traductions différentes constitue un exemple du besoin de retraduction. Un écrivain qui suscite tant d'intérêt près de cent ans après les premières traductions de son œuvre représente un défi pour tout traducteur. En effet, si « chaque traduction n'est rien d'autre que la 'lecture' du traducteur, au moment où il l'exécute, une œuvre qui entretient un dialogue vivant avec la pensée de notre époque ne peut que provoquer de plus en plus de nouvelles traductions » (VARON-VASSARD 1995 : 38)³.

Une approche détaillée de l'histoire éditoriale de ce roman nous permettra de réexaminer les hypothèses admises jusqu'à présent en ce qui concerne la progression linéaire d'une première traduction qui comporterait des faiblesses vers une retraduction qui serait plus juste ou proposerait une lecture différente du texte. Nous aurons aussi l'occasion de nous pencher sur la « pulsion-de-traduction » et les motifs commerciaux en tant que facteurs générateurs des retraductions.

***Madame Bovary* en version grecque⁴**

De tous les livres de Flaubert, *Madame Bovary* est celui qui a connu le plus grand nombre de retraductions, même s'il est accueilli en Grèce avec un retard d'un demi-siècle. Pour les Grecs du XIX^e siècle, *Madame Bovary* fait partie de ces célèbres romans français qui risquent de corrompre les bonnes mœurs. Pourtant, un autre roman ayant fait scandale, *Nana* de Zola, est publié en grec l'année même où il paraît (1880).

² Loi 2121/1993 « Sur la protection de la propriété intellectuelle et des droits annexes ». Le droit d'auteur attaché à une œuvre est protégé pendant toute la vie de l'auteur et pendant 70 ans après sa mort, à compter de la fin de l'année du décès. Au terme de cette période, l'œuvre entre dans le domaine public.

³ Notre traduction.

⁴ Nous ne commenterons pas les traductions qui ont connu une diffusion éphémère dans la presse quotidienne.

Pourquoi donc les traductions de ces deux romans connaissent-elles un sort si différent ? La prostitution était-elle moins condamnable que l'adultère dans la société grecque ? Ou bien *Madame Bovary* n'était-elle pas tout simplement assez pornographique et rentable pour qu'un éditeur se charge de la diffuser en grec ? Selon Ploumistaki (2018 : 24), il se peut que le perfectionnisme de l'écriture de Flaubert, les problèmes de morale suscités par les thèmes de l'adultère et du suicide de Madame Bovary, le conservatisme des croyances chrétiennes orthodoxes, aient découragé les éditeurs grecs.

Premières traductions

La toute première traduction de *Madame Bovary* est anonyme et fragmentaire, parue sous forme de feuilleton dans le journal *Nea Hellas*, de septembre 1913 à janvier 1914. Son titre, *I Kyria Bovary* [La dame Bovary], est hellénisé, 'madame' étant traduit littéralement par l'équivalent grec du mot et non par l'emprunt lexical 'madam', comme ce sera le cas ultérieurement. Pour une raison indéterminée, la fin de la publication du feuilleton ne coïncide pas avec la fin du roman, puisqu'elle s'arrête à la mort de l'héroïne. L'écrivain Petros Markakis (1960 : 7) envisage la possibilité que la traduction soit due à l'écrivain de renommée internationale Nikos Kazantzakis, car, les 10 et 11 septembre 1913, celui-ci a publié dans le même journal deux articles signés, dans lesquels il soulignait la valeur de *Madame Bovary* (Kazantzakis 1913 : 3). Ce point de vue n'est pas partagé par Odette Varon-Vassard en raison de la mutilation inadmissible du texte et de la différence flagrante entre la langue de la traduction et celle des deux articles (1995 : 36).

Quoi qu'il en soit, c'est la traduction de l'homme de lettres Konstantinos Theotokis qui est reconnue dans les milieux littéraires comme la première traduction en grec de *Madame Bovary*. Elle conserve le même titre, *I Kyria Bovary*. Les éditions Georges I. Vasileiou publient le premier tome en 1923. Jusque dans les années 1950, ces éditions et leur librairie constituaient une référence pour les gens de lettres et les lecteurs grecs. La collection « Eklekta erga » [Œuvres choisies], dans laquelle le roman paraît, se présente sous la forme de petits formats à la couverture cartonnée, de bon goût, simple ou recouverte de tissu. Elle présente des œuvres d'écrivains grecs, mais aussi et surtout d'auteurs étrangers, comme Tolstoï, Ibsen, Dostoïevski, Flaubert, Hugo, Zola, Heine, Hamsun, publiés dans des traductions soignées de lettrés, comme Kostas Ouranis, Konstantinos Theotokis, Napoléon Lapathiotis. Theotokis, intellectuel, écrivain et personnalité majeure des lettres grecques au début du xx^e siècle, est considéré comme le principal représentant du réalisme social grec. Sa fréquentation de Nietzsche, Flaubert, Balzac, Zola, Mérimée, Dostoïevski et d'autres auteurs européens, a contribué à façonner sa personnalité d'écrivain et à donner richesse et profondeur à sa peinture des mœurs (STERGIOPOULOS 1986 : 171-172). Polyglotte, il a introduit en langue grecque des auteurs éminents de la littérature mondiale, traduisant, par exemple, Virgile, Shakespeare et Goethe ou encore des extraits du *Mahabharata*. Selon son ami et écrivain, Angelos Terzakis, traduire n'a rien pour Theotokis d'une occupation d'amateur, comme c'est le cas pour la plupart des aristocrates cultivés originaires comme lui des îles Ioniennes. Il s'agit d'une question de conscience, d'une mission et d'une œuvre. Il se consacre avec passion à la traduction des textes qu'il choisit, non pas pour occuper son temps, mais pour se rendre utile à sa jeune nation, qui ne dispose pas encore d'un grand capital intellectuel (Terzakis 1955 : 12). Au moment où il traduit *Madame Bovary*, il est aussi en train d'écrire l'un des meilleurs romans de l'époque, *Oi sklavoi sta desma tous* [Esclaves enchaînés], qui sera publié en 1922. Les univers des deux romans sont analogues : une vie de province asphyxiante et mortifère pour

l'amour. Eri Stavropoulou (2019 : 199-200) constate que, dans la prose de sa période réaliste, Theotokis façonne une série d'héroïnes qui rêvent de se marier ou qui sont malheureuses dans leur mariage et qui ont en commun une fin tragique. Theotokis est le premier à user systématiquement du discours indirect libre dans ses œuvres (VITTI 2008 : 358), c'est la raison pour laquelle il parvient à conserver en grec les passages au discours indirect libre qui figurent chez Flaubert (PERI 1991 : 356). La question de la relation et du fil qui unissent le travail du traducteur et celui de l'écrivain chez Theotokis ouvre une piste intéressante pour la recherche.

Le second tome est sorti en 1924 après le décès de Theotokis et, bien qu'elle porte son nom, la paternité de la traduction constitue un 'mystère' littéraire. Dans la présentation de la réédition bien ultérieure du roman par les éditions Patakis, il est mentionné que Theotokis est mort en laissant sa traduction inachevée, ce qui expliquerait en partie pourquoi le second tome de l'édition de 1924 porte son nom, quoique la traduction soit due à une autre personne, inconnue jusqu'à ce jour. Pourtant, dans le tome 31 de la collection « Vasiki Vivliothiki » [Bibliothèque essentielle] consacré à l'œuvre de Theotokis, Angelos Terzakis déclare avoir traduit *Madame Bovary* en collaboration avec la prosatrice et poète Irène Dendrinou (1955 : 10), à laquelle il était lié par une longue amitié. De son côté, l'historien Kostas Dafnis considère, dans un dossier spécial de la revue *Nea Hestia* (1973 : 267), que cette traduction de *Madame Bovary* était un travail alimentaire, remis à Vasileiou pour une bouchée de pain, ce qui n'est pas sans fondement, si l'on considère que Theotokis ou tout autre traducteur n'aurait pu être pleinement rémunéré pour une traduction qui ne couvrait pas l'ensemble du roman. On ne sait où Theotokis en était de son ouvrage, mais il est clair que le second tome est rédigé en *Katharevousa*, la forme savante du grec moderne intégrant des mots issus du grec ancien, et que cela ne correspond pas du tout à l'esthétique de Theotokis qui utilisait la *démotique*, c'est-à-dire la langue du peuple, courante et idiomatique.

La critique littéraire grecque du xx^e siècle s'intéresse soit au roman en question, soit à l'œuvre de Flaubert en général. Les rares commentaires sur le travail de traduction de Theotokis semblent corroborer l'affirmation de Berman selon laquelle il existe une « défaillance originelle » et que « tout début est maladroit ». Angelos Terzakis remarque notamment que la traduction en question n'affiche pas l'aisance et la perfection littéraire de celles qu'il avait entreprises par inclination personnelle ou pour contribuer à l'éducation du peuple grec (1955 : 10) et Alkis Thrylos (pseudonyme de l'écrivaine Hélène Ourani) exprime des réserves sur cette traduction de *Madame Bovary*, estimant que Theotokis n'a pas réussi, malgré ses efforts visibles, à restituer la principale caractéristique : le style ciselé (1949 : 184). Au xxi^e siècle, on note quelques remarques mineures sur cette traduction dans un article de Chryssa Spyropoulou qui écrit que

Dans cette [traduction de Theotokis], il se peut que le caractère poétique du texte soit restitué, mais certains mots et expressions, que le traducteur utilise dans ses propres œuvres sous l'influence de son idiome corfiote, constituent parfois une difficulté pour le lecteur contemporain (2015 : 252)⁵.

Dans un article récent, Maria Papadima déclare à propos de cette traduction :

Le problème, ce ne sont pas les expressions corfiotes ou la langue désuète – comme il a été dit –, les erreurs linguistiques, les contresens, la traduction ethnocentrique, les nombreux passages incompréhensibles, la confusion sémantique et l'interprétation approximative,

⁵ Notre traduction

mais l'ignorance totale des choix stylistiques de l'écrivain. La traduction de Theotokis raconte une histoire commune d'adultère, mais le style de Flaubert est absent. [...] « C'était l'heure de l'étude quand le surveillant entra dans la classe » traduit Theotokis faisant disparaître à jamais le narrateur du fameux « nous », à propos duquel il a tant été écrit : « Nous étions à l'étude quand le Proviseur entra ... » (2020 : 42)⁶.

Dans sa traduction, Theotokis suit une stratégie ethnocentrique (BERMAN 1999 : 29), tendance qui caractérise la stratégie grecque de traduction au XIX^e siècle et dans les premières décennies du XX^e siècle, car l'hellénisation d'un roman était garante de succès. Il se peut que son travail ne satisfasse ni ne réponde aux règles de traduction en vigueur aujourd'hui, mais, selon toute apparence et conformément au raisonnement de Berman, il a ouvert la voie afin que d'autres travaillent ultérieurement avec une plus grande assurance « pour parvenir à une traduction consciente d'elle-même » (1990 : 4).

La première réédition de la traduction de Theotokis sera réalisée par les éditions Saliveros sans date de publication. Cette édition remonte toutefois aux années 1930, lorsque Saliveros a repris les droits des livres des éditions Vasileiou. Suivront plusieurs rééditions, peu consciencieuses, de cette traduction libre de droits d'auteur. Ainsi, pour résoudre le problème des dissemblances linguistiques entre les deux tomes, on a eu recours à un troisième intervenant, anonyme lui aussi, manifestement chargé de niveler la langue. En matière de désinvolture, nous pouvons nous reporter aux exemples qui suivent.

L'édition de Ekdotiki E.P.E. (1982) comprend une note informant que des corrections, qui laissent le texte 'presque intact', ont été apportées à la première édition en conservant l'écriture de Theotokis, au moins là où cela ne présentait pas de difficultés pour le lecteur contemporain. Il est donc difficile pour ce dernier de découvrir la première traduction de Theotokis.

L'édition de Pellas [s.d.] est un autre exemple caractéristique de la négligence et du manque de respect à l'égard de l'œuvre et du traducteur, car si elle affiche le nom de Theotokis, c'est en réalité la traduction de Nikos Sarlis qu'elle utilise, ainsi que le signale Maria Papadima (2012 : 48). L'helléniste Massimo Peri remarque aussi qu'« en réalité, la réimpression récente ne reprend pas le texte de la traduction de Theotokis [...], il s'agit au contraire d'une reconstitution libre de l'original qui, entre autres choses, ne manque pas de contresens flagrants » (1991 : 353).

En 1991, les éditions Grammata sortent la traduction de Theotokis en changeant de manière arbitraire le titre, qui passe de *Kyria Bovary* à *'Madam' Bovary*, sans qu'aucune note explicative accompagne cette nouvelle édition. Neuf ans plus tard, les éditions Patakis publient elles aussi la traduction de Theotokis, mais en réintroduisant le titre original, *Kyria Bovary*. Au-delà de la différenciation concernant le titre, les deux textes, qui portent pourtant le même nom de traducteur, présentent un certain nombre de différences. La notice non signée des éditions Patakis indique simplement :

L'édition présente suit le texte de l'édition Saliveros. En ce qui concerne la partie de l'œuvre traduite par Theotokis, les interventions se limitent à son ajustement orthographique selon les règles de grammaire du grec moderne. Le reste de l'œuvre, qui correspond au second tome de l'édition Saliveros, traduit en katharevousa, a été restitué

*en démotique, en présentant toutefois des éléments morphologiques qu'on rencontre dans le texte de Theotokis*⁷.

Cette édition a connu douze réimpressions. L'aventure éditoriale de la traduction exploitée sans versement de droits d'auteur a pris fin en 2006, quand le journal *Eleftherotypia* a imprimé une édition spéciale du texte des éditions Grammata pour le distribuer sous forme d'encart dans son édition du dimanche.

Malheureusement, comme les éditeurs grecs évitent de mentionner le nombre d'exemplaires imprimés, considérant que cela relève du 'secret professionnel', il n'est pas possible d'analyser le retentissement réel des différentes éditions de l'œuvre, ni de montrer dans quelle proportion chaque traduction a été achetée et lue. Quoi qu'il en soit, si l'on tient compte des réimpressions répétées et qu'on songe que c'est dans cette version que la plupart des lecteurs grecs ont lu *Madame Bovary* et qu'au moins deux maisons d'édition continuent de la commercialiser, on peut conclure que la traduction de Theotokis, malgré ses imperfections, est à l'honneur dans le système littéraire grec.

Les retraductions du xx^e siècle

La traduction de Nikos Sarlis, parue en 1954, est la seule qui porte aussi le sous-titre *Eparchiotika íthi (mœurs de province)*. Nikos Sarlis, homme de gauche et ancien résistant, a traduit, entre autres, Boccace, Verne, Russell et Hemingway. Sa traduction de *Madame Bovary* est toujours disponible sur le marché. Aucun commentaire paratextuel ne figure dans cette édition. Dans son texte, Sarlis n'hésite pas à modifier ou à omettre assez souvent des indications culturelles, des mots et même des passages qui présentent des difficultés de traduction, comme la description de la casquette de Charles qui constitue un véritable défi pour le traducteur grec.

Quelques années plus tard, en 1962, un autre intellectuel de gauche, Kostas Kouloufakos, traduira lui aussi *Madame Bovary*. C'est la traduction la moins connue et la plus difficile à trouver. Nous l'avons découverte dans le quatrième volume de la collection intitulée «Vasiki Vivliothiki Pankosmias Klasikis Logotechnias» [Bibliothèque essentielle de littérature classique mondiale], disponible seulement en bibliothèque et chez les bouquinistes. La restitution du style est ici reléguée au second plan, puisque les phrases concises de Flaubert sont systématiquement réunies en une seule, éloignant ainsi le lecteur du dessein de l'auteur. Le choix d'une langue désuète déconcerte également le lecteur d'aujourd'hui.

Ces deux traductions correspondent toutes deux à une époque et à ses acteurs. Dans sa discussion du phénomène de la retraduction Berman exprime implicitement l'idée que chaque nouvelle traduction revendique de devenir la traduction définitive, celle qui éclipsera toutes les autres (1990 : 1). Les traductions de Sarlis et Kouloufakos sont clairement les premières retraductions de l'œuvre, mais elles n'ont en aucun cas réussi à surpasser et à remplacer la traduction de Theotokis. Ce fait invite à nuancer l'hypothèse bermanienne de la retraduction-amélioration.

La retraduction de Yanis Lo Scocco paraît en 1971, pendant la dictature des colonels (1967-1974). Sur le plan culturel, c'est une période de renouveau éditorial, avec une majeure partie de titres publiés concernant la littérature étrangère, et plus particulièrement française. Quand la dictature s'est imposée, les intellectuels et gens de lettres se sont tus en signe de protestation contre la censure mise en place par le nouveau régime et il est devenu difficile pour les éditeurs de trouver des ouvrages d'auteurs grecs à publier. Pour contourner ce problème, ils choisissent alors de se

⁷ Notre traduction

tourner vers les traductions (Axelos 2008 : 63). *Madame Bovary* n'aurait pu être absente des catalogues d'édition de cette époque. Son intégration dans la collection « Ta Athanata Erga tis Pankosmias Logotechnias » [Les œuvres immortelles de la littérature mondiale] des éditions Papyros, témoigne que ce roman de Flaubert est reconnu comme chef-d'œuvre. La traduction de Lo Scocco se distingue des deux précédentes sur certains points. Sa langue est vivante et plus populaire, avec des choix lexicaux dont les connotations mettent en évidence, plus fortement que chez les autres traducteurs, la position inférieure réservée à la femme. Par exemple, 'adultère', n'est plus traduit par l'équivalent grec du mot, mais par un terme plus connoté en matière de religion et de péché. 'Maîtresse', au lieu du mot grec *eromeni*, est restitué par l'emprunt au français *maitressa*, qui suggère en grec une position sociale inférieure et la « comédienne de Rouen qu'il entretenait » se voit gratifiée d'une traduction en termes plus péjoratifs et insultants. D'autre part, à la différence des autres traductions, celle-ci comporte un nombre beaucoup plus restreint de notes. Enfin, c'est la seule traduction qui n'hellénise pas les noms propres mais les transmet phonétiquement, marquant ainsi le passage à une nouvelle ère de traduction, celle de la stratégie d'exotisation.

La traduction de *Madame Bovary* par Babis Lykoudis est la première à paraître après le retour à la démocratie. Ce sont les éditions Exandas qui la publient en 1989 dans leur emblématique « Lefki Seira » [Collection blanche]. Il s'agit de la principale collection de littérature étrangère de son temps, dotée d'un style graphique caractéristique et d'un catalogue pointu. Cette même année est créé le Prix national de littérature traduite. C'est un moment où s'intensifie en Grèce l'intérêt pour la traduction. La traductologie est mise en avant et des programmes d'études spécialisés sont introduits dans les universités et certaines institutions privées. Désormais le profil du traducteur grec évolue. Il ne s'agit plus seulement d'un intellectuel du monde des lettres s'occupant de traduction pour des raisons personnelles allant du désir d'exercer ses connaissances à celui de se distraire ; il est désormais question de traducteur professionnel. Babis Lykoudis est de ceux-là et son travail a fait connaître des dizaines d'écrivains dans de multiples domaines de connaissances (philosophie, politique, sociologie, histoire et littérature), tels que Marx, Hugo, Tocqueville, Guizot, Lallemand, Marcuse, Merleau-Ponty, Castoriadis, Marc Bloch, entre autres. Il a complété sa traduction de *Madame Bovary* par une introduction qui souligne l'immense importance de l'œuvre et un appendice explicatif dans lequel figurent les actes du procès de Flaubert traduits pour la première fois en grec. Cette nouvelle traduction, dans une collection luxueuse de grand prestige, apparaît comme une tentative de rompre la chaîne des traductions antérieures ou bien, comme dit Bourdieu, de « se faire un nom » (1991 : 24). Bien que beaucoup plus moderne que les précédentes, la traduction de Lykoudis adopte une approche ethnocentrique et rapproche le texte du lecteur grec, restituant, par exemple, la « crème jaune » de Flaubert par *rizogalo*, la version traditionnelle grecque du riz au lait. La seule critique rencontrée mentionne que cette traduction comporte de multiples erreurs de langue et contresens sérieux, qui rendent de nombreux passages incompréhensibles (PAPADIMA 2020 : 43).

Le cheminement progressif de la première traduction-introduction vers la traduction parfaite que prédisait Berman ne se vérifie pas dans le cas de *Madame Bovary* en langue grecque. La route s'est avérée bien tortueuse, révélant chez les traducteurs de Flaubert des dérapages divers et nombreux. Ainsi le terrain se prête-t-il encore à de nouvelles retraductions.

La retraduction au XXI^e siècle

Dans l'univers littéraire du XXI^e siècle, le phénomène de la retraduction d'œuvres classiques est particulièrement tangible en Grèce. L'absence de droits d'auteur d'une part, la qualité accréditée et un lectorat garanti d'autre part, conduisent à de nouvelles traductions d'œuvres qui avaient déjà été traduites au siècle précédent, qui plus est à intervalles rapprochés. La chaîne de traduction de *Madame Bovary*, qui s'allonge encore avec l'ajout de trois retraductions en presque dix ans, en est un exemple représentatif. Les deux premières, de Tzeni Mpariami en 2005⁸ et d'Eirini Mikou en 2011, sont des éditions éphémères qui n'ont pas été distribuées en librairie et il ne nous a pas été possible de les retrouver. La plus récente a été publiée en 2017 dans la collection de littérature classique des éditions Minoas. Il s'agit d'une version recherchée du point de vue du graphisme, avec une couverture moderne à l'opposé des éditions plus anciennes qui, à l'exception de celle d'Exandas, affichaient des portraits de jeunes femmes censées représenter Madame Bovary et prédisposaient à la lecture d'une romance amoureuse.

La traduction la plus récente est de Vasiliki Kokkinou, dont le travail de traduction se chiffre en centaines de livres, qu'il s'agisse de nombreux écrivains classiques et modernes, comme Virginia Woolf, Emily Brontë, Herman Melville, Oscar Wilde, Jules Verne ou encore Gilbert Sinoué, entre autres, ou d'une multitude d'ouvrages pour enfants. En théorie, comme le soutient Berman (1995 : 61), un traducteur qui retraduit une œuvre qui a déjà été traduite de nombreuses fois tirera le plus grand avantage de connaître l'histoire de ses traductions, soit pour s'inscrire dans un genre, soit pour s'inspirer de l'une d'elles ou, au contraire, pour rompre avec elles. En effet, concernant ce dernier point, la traduction de Kokkinou se démarque des autres car elle évite les libertés de ses prédécesseurs et répare leurs omissions et leurs contresens. Cependant, sa traduction est souvent maladroite et expéditive, avec une forte tendance à moderniser le texte. Ce qu'on constate du reste immédiatement avec la nouvelle orthographe adoptée *Μποβαρί* [Bovari] au lieu de *Μποβαρύ* [Bovary], qui suit la politique de simplification de l'orthographe. Il y a aussi des notes de bas de page hors de propos, alors que manquent des informations importantes qui figurent pourtant dans les notes des précédentes traductions, peut-être parce qu'on peut aisément les trouver aujourd'hui sur Internet. Cependant, tout comme dans la traduction de Lykoudis, l'usage dans le texte de l'emprunt lexical 'Madam' à la place de la traduction *Kyria*, constitue une faute sérieuse car, dans la langue grecque, 'Madam' est chargé de sous-entendus ironiques évidents, lorsqu'il n'est pas accompagné d'un nom de famille. L'absence de péritexte expliquant les raisons qui ont conduit à l'édition d'une œuvre classique, qui en plus est déjà maintes fois traduite, « montre, d'une manière implicite mais claire, l'ignorance du traducteur et l'absence d'un projet de traduction ou d'édition précis, tout comme il confirme la prédominance du critère de profit, d'une part, et l'omnipotence de l'écrivain, d'autre part » (PAPADIMA 2012 : 49)⁹.

Conclusions

L'approche historique de notre étude des retraductions en grec de *Madame Bovary* nous permet de formuler les conclusions suivantes. Bien que la littérature française traduite y soit très riche en titres, la diffusion de Flaubert en Grèce a connu un retard significatif. Les éditions successives de *Madame Bovary*, qui ont fait l'objet de notre recherche, reflètent l'intérêt durable des éditeurs, des traducteurs et des lecteurs pour

⁸ Et non en 2000, comme mentionné par Ploumistaki dans la base de données « Flaubert sans frontières » <https://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/fsf/recherche.php>.

⁹ Notre traduction

l'auteur. En ce qui concerne les motifs potentiels de la retraduction, l'hypothèse bermanienne d'une première traduction maladroite évoluant vers une version améliorée n'est que très faiblement confirmée par cette série de (re)traductions. Le travail de Theotokis, malgré ses faiblesses et compte tenu de l'impact limité des traductions ultérieures, semble résister à la substitution et continuer à « représenter un jalon dans l'histoire de la traduction grecque moderne » (GROLLIOS 1973: 312). L'absence d'une critique systématique des traductions pouvant évaluer la qualité d'une retraduction et aider le lecteur à choisir en connaissance de cause entre les différentes versions d'une œuvre étrangère, a aussi joué en cela un rôle clé. D'autre part, le fait que les traducteurs n'aient rédigé ni préface ni commentaire nous a empêché de connaître les motivations qui les ont conduits à retraduire. Sans le péri-texte indispensable, quelques références au travail consciencieux de Theotokis dans le but d'éduquer le peuple ou des conjectures à propos de la volonté des intellectuels de gauche Sarlis et Kouloufakos de transmettre en langue grecque un roman qui stigmatise la bourgeoisie ne peuvent confirmer le schème théorique sur la « pulsion » du sujet-traducteur. L'absence de critique de la traduction, aussi bien que le silence des traducteurs, corrobore l'affirmation de Venuti concernant l'« invisibilité du traducteur ». Quant aux réimpressions fréquentes de la traduction de Theotokis et aux retraductions qui ont suivi, sans que l'une soit meilleure que l'autre, elles ne font que confirmer le critère de rentabilité commerciale comme principal motif de retraduire *Madame Bovary* et elles doivent être abordées avec circonspection.

La dernière traduction qui doit être, comme le suppose Berman, une grande traduction, et qui « pour un temps, suspend la succession des retraductions » (1990 : 5) est toujours attendue. Il est cependant indéniable que le roman de Flaubert, *Madame Bovary*, même s'il n'a pas encore rencontré son écrivain grec, a trouvé sa place dans le champ éditorial grec et est publié et republié dans des collections consacrées aux grandes œuvres classiques de la littérature mondiale.

Références bibliographiques

AKSELOS, Loukas (2008): *Εκδοτική δραστηριότητα και κίνηση των ιδεών στην Ελλάδα. Μια κριτική προσέγγιση της εκδοτικής δραστηριότητας στα χρόνια 1960-1981* [Activité éditoriale et circulation des idées en Grèce]. Athènes: Stochastis.

BERMAN, Antoine (1990): « La retraduction comme espace de la traduction », *Palimpsestes* [En ligne], 4, mis en ligne le 22 décembre 2010, consulté le 2 juillet 2021. <http://journals.openedition.org/palimpsestes/59>; <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.596>

BERMAN, Antoine (1995): *Pour une critique des traductions: John Donne*. Paris: Gallimard.

BERMAN, Antoine (1999): *La traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*. Paris: Éditions du Seuil.

BOURDIEU, Pierre (1991): « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 89, 3-46.

DAFNIS, Kostas (1973): « Κωνσταντίνος Θεοτόκης. Η πορεία μιας ζωής » [Konstantinos Theotokis. Le cours d'une vie], *Nea Estia*, 1115, 236-272.

GAMBIER, Yves (1994): « La retraduction, retour et détour », *Meta*, [En ligne], 39(3), 413-417, mis en ligne le 30 septembre 2002, consulté le 2 juillet 2021.

<https://doi.org/10.7202/002799ar>.

GROLLIOS, Konstantinos (1973): « Το μεταφραστικό έργο του Κων. Θεοτόκη » [L'œuvre traductive de Kon. Theotokis], *Nea Estia*, 1115, 290-312.

KAZANTZAKIS, Nikos (1913): « Μαντάμ Μποβαρύ » [Madame Bovary], *Nea Ellas*, 3, 3.

KAZANTZAKIS, Nikos (1913): « Γουσταύος Φλωμπέρ » [Gustave Flaubert], *Nea Ellas*, 4, 3.

KORAI, Adamantios (1998): *Ατακτα*, [Ecrits désordonnés] t. 3. Athènes: Idiotiki.

MARKAKIS, Petros (1960): « Τα ογδοντάχρονα του θανάτου του Γουσταύου Φλωμπέρ και δύο άγνωστα κείμενα του Νίκου Καζαντζάκη » [Le quatre-vingtième anniversaire de la mort de Gustave Flaubert et deux textes inconnus de Nikos Kazantzakis], *Kainourgia Epochi*, 5-8.

MAVRODIN, Irina (1990): « Retraduire Dickens », *La Table Ronde, Septièmes Assises de la traduction littéraire*, Arles: Actes Sud, 76-80.

PAPADIMA, Maria (2012): *Τα πολλαπλά κάτοπτρα της μετάφρασης* [Les multiples miroirs de la traduction]. Athènes: Nefeli.

PAPADIMA, Maria (2020): « Η απουσία κριτικής της μετάφρασης στην Ελλάδα » [L'absence de critique de la traduction en Grèce], *The Athens Review of books*, 113, 41-43.

PERI, Massimo (1991): « Ένας γαλλισμός στην ελληνική αφηγηματογραφία » [Un gallicisme dans la narration grecque], *Porfiras*, 57-58, 353-362.

PLOUMISTAKI, Kalliopi (2018) : « Flaubert retraduit en grec », *Revue Flaubert*, 17, [En ligne], consulté le 10 juillet 2021.

URL: <https://flaubert.univ-rouen.fr/revue/article.php?id=279>.

SPYROPOULOU, Chrysa (2015): « Η ελαφρότητα της μεσαίας τάξης » [La légèreté de la classe moyenne], *Kathimerini*, mis en ligne le 26 septembre 2015, consulté le 12 juillet 2021. <https://www.kathimerini.gr/culture/books/832331/i-elafrotita-tis-mesaias-taxis/>

STAVROPOULOU, Eri (2019): « Οι ερωτευμένες ηρωίδες του Κωνσταντίνου Θεοτόκη και οι λογοτεχνικές αδελφές τους: παραλλαγές μιας τυπολογίας » [Les héroïnes amoureuses de Konstantinos Theotokis et leurs sœurs littéraires : variations d'une typologie] dans Konstantinos Theotokis, *I timi kai to chrima* [L'Honneur et l'Argent]. Athènes: Panepistimiakes Ekdoseis Kritis.

STERGIOPOULOS, Kostas (1986): « Ο χαρακτήρας της πεζογραφίας του Θεοτόκη » [L'œuvre romanesque de Theotokis], *Peridiavazontas. Sto choro tis palias pezografias mas*, 2, Athènes: Kedros.

TERZAKIS, Angelos (1955): « Κωνσταντίνος Θεοτόκης » [Konstantinos Theotokis], *Vasiki Vivliothiki*, 31, Athènes: Aetos.

THRYLOS, Alkis (1995): « Κωνσταντίνος Θεοτόκης », *Filologiki Protochronia*, 181-196.

VARON-VASSARD, Odette (1995): « Η δεξίωση του Gustave Flaubert στην Ελλάδα » [La réception de Gustave Flaubert en Grèce], *Metafrasi*, 1, 35-42.

VENUTI, Lawrence (1995): *The Translator's Invisibility: A history of translation*. London: Routledge.

VITTI, Mario (2008): *Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας*, [Histoire de la littérature grecque moderne]. Athènes: Odysseas.

Traductions grecques de *Madame Bovary*

Flaubert, Gustave (1857): *Madame Bovary, mœurs de province*

Flaubert, Gustave *I kyria Bovary (Η κυρία Μποβαρύ)*, Nea Ellas, 1-141, 1913-1914.

Flaubert, Gustave/Vasileiou, Konstantinos (transl.) *Theotokis I kyria Bovary (Η κυρία Μποβαρύ)*, Athènes, t.1 1923, t.2 1924 (Saliveros, s.d., Ekdotiki E.P.E. 1982, Pella, s.d., Grammata, 1991, Patakis, 2000 Eleftherotypia, 2006.)

Flaubert, Gustave/Sarlis, Nikos (transl.) (1954): *Mantam Bovary, eparchiotika ithi (Μαντάμ Μποβαρύ, επαρχιώτικα ήθη)*, Athènes : Kronos.

Flaubert, Gustave/Vrana, Aliko (transl.) (1961): *Mantam Bovary (Μαντάμ Μποβαρύ)*, Athènes : Damianos.

Flaubert, Gustave/Kouloufakos, Kostas (transl.) (1962): *Mantam Bovary (Μαντάμ Μποβαρύ)*, dans *Vasiki Vivliothiki Pankosmias Klasikis Logotechnias* t. 4, Syropoulos-Koumoundoureas, Athènes.

Flaubert, Gustave/Lo Scocco, Yanis (transl.) (1971): *Mantam Bovary (Μαντάμ Μποβαρύ)*, Athènes: Papyros (Diethnis Leschi Vivliou, 1971, Smyrniotis, 1979, DeAgostini Hellas, 2000.)

Flaubert, Gustave/Lykoudis, Babis (transl.) (1989): *Mantam Bovary (Μαντάμ Μποβαρύ)*, Athènes: Exantas (Lamprakis, 2010, Exantas, 2020.).

Flaubert, Gustave/Mpariami, Tzeni (2005): *Mantam Bovary (Μαντάμ Μποβαρύ)*, Athènes: DeAgostini Hellas.

Flaubert, Gustave/Mikou, Eirini (transl.) (2011): *Mantam Bovari (Μαντάμ Μποβαρί)*, Athènes: 4π Éditions spéciales.

Flaubert, Gustave/ Kokkínou Minoas, (transl.) (2017): *Mantam Bovari (Μαντάμ Μποβαρί)*, Athènes.

This research is co-financed by Greece and the European Union (European Social Fund-ESF) through the Operational Programme «Human Resources Development, Education and Lifelong Learning» in the context of the project “Reinforcement of Postdoctoral Researchers - 2nd Cycle” (MIS-5033021), implemented by the State Scholarships Foundation (IKY).

